

Texte du Colloque « Bible et Poésie »
 organisé par les Universités de Nice et de Paris IV
 À Paris les jeudi 18, vendredi 19, samedi 20 juin 2010

« La Bible chez Lucien Noullez, Colette Nys-Mazure et Liliane Wouters »

Mon cœur a frémi de paroles belles je dis mon œuvre pour un roi,
 ma langue est le roseau d'un scribe agile
 (Ps.45:2)

Ce verset du Psaume 45 me semble l'ouverture idéale pour oser prendre la parole, en remerciant les organisatrices de ce colloque de leur invitation et de leur audace – car il n'est guère aisé de nos jours d'évoquer des textes dits « sacrés » sans susciter des polémiques sur leur usage, leur sens et leur destination. Ce verset suggère d'emblée une transmission : de paroles reçues suscitant l'émerveillement, vers des paroles nouvelles créant « œuvre pour un roi » ; comment dire mieux l'inspiration qui anime les prophètes, mais aussi les évangélistes, les mystiques et les poètes ? Que le souffle qui traverse le roseau soit aussi celui qui anime ma main et ma bouche, afin de vous présenter, d'une manière sans doute plus vivante que savante, trois écrivains de mon petit pays paradoxal, la Belgique.

Parmi les poètes belges contemporains qui évoquent la Bible dans leur œuvre – que ce soit dans les fins poèmes allusifs d'André Schmitz (1929), les douloureux vers classiques ou libres de Philippe Lekeuche (1954), ou les fabliaux drolatiques de Louis Mathoux (1970) – trois personnalités émergent comme figures-phares, Lucien Noullez, Colette Nys-Mazure et Liliane Wouters. A quel titre le sont-elles, et quels rapports entretiennent-elles avec la Bible ? Qu'elles soient d'emblée remerciées, elles aussi, pour leur contribution active à nos questions, avivées par la lecture de leurs textes, poèmes et récits, articles ou conférences. Certaines réponses auront permis de situer avec plus de précision le cadre et le contexte dans lesquels ont évolué ces auteurs, et de souligner les liens étroits qu'ils tissent avec la Bible, cultivant l'humour ou le sens du paradoxe, le passage significatif entre passion et compassion, goût de l'absolu et de la liberté.

1. Lucien Noullez, passeur d'Écritures

Viennent de loin : marées, mouettes en troupes

et se lance ici la jetée. Phalange sur la mer.

Dans la flexion, le Dieu des pères essoufflés.

Tu retournes au chêne. A Mambré les ramures font

écume et tu vas sceller ton désir

au miroitement des passants.

Combien d'orages dans les anges ?

Écrit « devant la mer et la Genèse, chapitre 18 », ce poème¹ de Lucien Noullez issu de *Buisson, Le Visiteur*, recueil paru en 1989, évoque l'apparition de Yahvé à l'entrée de la tente d'Abraham, « au plus chaud du jour ». Est-ce pour cela que le poète la transpose devant la mer, étincelante, qui fait cligner des yeux en plein midi ? Les *mouettes en troupes* font croire qu'une phalange y avance ; qu'elle soit le doigt de Dieu comme l'a peint Michel-Ange, s'approchant de l'homme, ou une formation de combat hellénique en masse profonde, l'image connote d'emblée une dynamique étonnante : d'une part elle indique un passé, celui des *pères essoufflés* (le vieil Abraham a couru pour préparer un digne repas aux trois hommes signifiant l'apparition de Dieu...), d'autre part elle inscrit un présent qui annonce un futur. C'est près d'un chêne de Mambré, ici et maintenant, que *les ramures font écume*, et que *tu vas sceller ton désir / au miroitement des passants*. Par un entre-deux suggéré par une « flexion » respectueuse, Lucien Noullez inscrit son désir d'alliance entre l'Ancien Testament et le Nouveau ; il réinvite la Parole livrée dans la Bible des pères, l'échevelant quelque peu au passage des vents et de la mer du Nord, pour lui permettre d'accoster là où il vit, regarde, lit et pense, au contact des autres. Le poème ne s'achève pas, sinon sous forme de question un peu menaçante : *combien d'orages dans les anges* ; combien de tempêtes les meilleures intentions peuvent-elles soulever ? Un lecteur de la Bible ne peut faire fi du paradoxe.

¹ Lucien Noullez, *Buisson, le visiteur (poèmes)*, Editions du Pairy, Bruxelles, 1989, 53 p., p. 8.

S'apprêtant à une sixième relecture de la Bible, Lucien Noullez, (né en 1957 à Bruxelles, d'origine wallonne), se passionne pour ce Livre d'entre les livres, depuis sa découverte de l'Ecclésiaste, grâce à un ami d'adolescence. Il l'explique dans un article publié dans un quotidien belge, « Lire la Bible » : « 'Vanité de vanité, tout est vanité'. Tomber là-dessus, à seize ans, quand on a déjà approché les misères du bovarysme, les grandeurs des *Misérables*, les fantômes de l'abstraction et tant de beautés ambiguës, cela vous fait l'effet d'un électrochoc. (...) Je me suis plongé dans la Bible. C'était terrible à lire. Le Livre était nimbé d'une curieuse aura. Lisant, de *Genèse* à *Apocalypse*, les innombrables chapitres, l'insoutenable violence des récits, les grandeurs, les misères, les turpitudes et les naïvetés qui s'y trouvent, je me suis mis à douter de son statut. Ces horreurs, ces chimères seraient la Parole de Dieu ? Mais un vieil ami prêtre m'a ouvert grand les yeux : 'Tu sais, Lucien, on ne lit pas la Bible pour lui obéir, mais parce qu'elle nous décrit.' C'était la clé que j'attendais, la clé qui tourne encore quand le grand Livre me résiste. L'Ecriture ne prétend pas nous diriger, nous convaincre, nous rassurer... Mais elle revêt le quotidien de mots, de récits, d'images, de violences et de grandeurs. La Bible est un miroir tendu par l'Esprit. (...) Et c'est avec nous que le Dieu qu'elle annonce se révèle aux croyants, tout autre et proche. Impossible à nommer. »²

Auteur de plus d'une douzaine de recueils depuis 1985, d'un récent récit *L'érable au cœur* et d'un journal *Une vie sous la langue* (parus aux éditions de l'Age d'Homme en 2009), chroniqueur et critique littéraire³, animateur et professeur de religion en milieu populaire à Bruxelles, Lucien Noullez doit beaucoup de son cheminement spirituel à Paul Beauchamp, l'auteur de *L'un et l'autre Testament* (2 tomes) et du petit essai *Parler d'Ecritures saintes*, paru en 1987 aux éditions du Seuil, qui bouleversé sa lecture des Ecritures et a, dit-il, changé sa vie. Cet essai rassemble sept chapitres commentant l'enseignement de Vatican II, *Dei Verbum* ou « Parole de Dieu », promulguée le 18 novembre 1965. Celui-ci considère que la totalité des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, qu'ils ont Dieu pour auteur, agissant *par* les hommes et *en* eux ; la Bible est parole de Dieu *et* des hommes. Ainsi, la Bible, livre unique et multiple, inspiré et non dicté, à la fois de révélation et d'obscurité, est profondément paradoxale ; elle demande une grande attention au mot « et », à l'entre-deux des termes – n'en choisir qu'un risquerait de faire glisser sa lecture et son interprétation dans l'intégrisme. « Parlant du rapport des auteurs et de Dieu, le concile dit que Dieu agit 'en eux' et 'par eux' », explique Paul Beauchamp ; « Dieu traite l'auteur biblique comme l'organiste traite les orgues ou le flûtiste la flûte. Ce concept <d'instrumentalité> exprime surtout la maîtrise souveraine de Dieu. *Dans* exprime un concept presque opposé qui est le concept d'intimité. Il ne s'agit plus d'un instrument mais d'un réceptacle. Ainsi l'âme agit par le corps mais encore plus dans le corps. » Et il ajoute plus loin : « Ceci suggère de manière plus parlante le fait que Dieu, auteur de la Bible, n'enlève pas sa liberté à l'homme auteur de la bible ; l'épanouissement de la liberté est au contraire le signe de

² Lucien Noullez, « Lire la Bible » in *La Libre Belgique*, le 16 novembre 2004.

³ Notamment pour le quotidien « La Libre Belgique » et la revue « Indications » à Bruxelles.

la présence divine. »⁴ Il conclut son exégèse en soulignant que tous les mots qui cherchent à dire Dieu doivent « être passés au feu ». C'est en ce sens que les Ecritures sont saintes : « elles sortent du feu et nous y font entrer », soit en brûlant les scories et purifiant l'être, soit en réconfortant, « selon la manière dont on se présente à lui »⁵.

Lucien Noullez y a certainement trouvé matière à réflexion pour établir des liens puissants entre Bible et poésie, alors qu'il prononce une conférence en 1995 sur ce sujet, publiée ensuite dans les *Etudes Cisterciennes* sous le titre « Bible et poésie, deux paroles aimantées par le sens ». On remarquera qu'il les désigne comme « paroles » et non comme « discours » ; cela n'est pas sans signification ni conséquences, puisque le discours tente à éclairer la parole, à l'explicitier, tandis que la parole – surtout lorsqu'elle est poétique – reste infiniment libre, suggestive, ouverte. L'article entier mérite une attention soutenue ; il se compose d'une introduction très personnelle, où il exprime sa modeste ambition de lecteur de la Bible qui y stimule sa pensée, sa vie et sa propre écriture poétique, suivie de quatre points de développement : 1. **Éloge du bégaiement** (où il cite un poème de Paul Celan dans *La rose de personne* et compare le bégaiement mis en valeur par le poète juif de langue allemande à celui de la Bible, lieu d'une « immense lallation », qui ne fait pas l'impasse des contradictions et demande d'infinies (ré)interprétations) ; 2. **Lire la Parole** (où Lucien Noullez invite à ne pas céder à la réduction littérale et à la mutilation des complexités, à la tentation des fondamentalismes : impossible à posséder⁶, « la Parole de Dieu ne serait dès lors perceptible qu'au terme d'un tohu-bohu de lecture »⁷ entre les fractures, dans l'entrechoquement des livres entre eux, et non pas *dans* le Livre, mais dans l'espace entre lui et ses lecteurs, puis entre eux...) ; 3. **Que fait la poésie ?** (où il évoque « la bête parlante », le corps haletant ses combats, tout autant que « l'indicible » et le sacré s'y exprimant, où il exalte l'espace en creux qui se marque dans les « vides » indispensables à la poésie, où le sens circule, qui ne demande pas d'abord à être compris mais senti, vécu, même s'il « fait violence ») ; 4. **Bible et poésie**, enfin, où il postule que la Bible devrait être lue poétiquement, comme un immense poème, qui « ouvre quelque chose en nous » d'incompréhensible, attirant et dérangeant à la fois, impossible à cerner totalement, tandis que la Bible elle-même inspire les poètes, par son mystère et la folie de la foi, leurs exigences mutuelles de rigueur dans la lecture et l'écriture. Il conclut qu'il faut en revenir à « la stupeur de l'enfant qui nomme », autorisant de partir à la recherche du sens dans le va-et-vient de l'émerveillement, du doute et de la *co-naissance* qu'elles provoquent.

⁴ Paul Beauchamp, *Parler d'Écritures saintes*, Ed. du Seuil, Paris, 1987, 119 p., pp. 18-19.

⁵ *Idem*, p. 118.

⁶ Aucun mot n'existe, c'est étrange, pour qualifier la possibilité ou l'impossibilité d'être possédé : ni « possédable » ni « impossédable ». Peut-être faudrait-il créer pour parer à ce manque le néologisme « impossessible », qui contracte en lui l'impossibilité de la possession.

⁷ Lucien Noullez, « Bible et poésie, deux paroles aimantées par le sens » in *Collectanea Cisterciensia* 64 (2002) 150-164, p. 55.

Impossible à nommer, le poète convoque pourtant Dieu, L'interpelle, dans toutes les situations du quotidien, les pires et les meilleures, les banales et les précieuses, les douces comme celle-ci⁸, avec une grande économie de moyens :

Peut-être un bruit d'avion : une caresse dans les marges

une barque du ciel pour mon enfant devant l'icône

et la nuit rebondit aux vitres

à la laine claire des vitres

et la nuit ruisselle sur la vitre

Je chuchote des mots comme des briquets

dans cette chambre renversée où Tu me pries.

Je suis devant l'icône et vois flamber

le verre de lavande

la pleine jarre de patience.

Dans ce recueil cité (faisant référence au Buisson ardent où Dieu parla à Moïse au Sinaï, Exode, chap. 3) comme dans les autres, le poète ne se contente pas de passer incessamment d'épisodes de la Bible des Hébreux à celle des Chrétiens, qui reconnaît son héritage et l'interprète à la lumière des Evangiles, mais il introduit le sacré dans le profane et réciproquement, mêlant l'hier et l'aujourd'hui, porte les messages spirituels glanés au fil des nuits et des jours - à peine perturbé par le bruit d'avion - et il médite à travers la lecture du Livre, où ce n'est plus l'homme qui prie, mais Dieu qui le prie. Lucien Noullez suggère ainsi que l'Esprit qui anime le Livre continue à vivre, à parler à travers ceux qui le lisent, l'aiment et y font écho. Comment mieux traduire d'ailleurs la poésie sinon par le mot « résonance », même si, dit-il, « la langue amoureuse est pleine de trous »⁹ ? Les textes du poète sont résonance à la passion qui l'habite, ou plutôt aux passions, avec et sans majuscule, qui le lient aux mots depuis l'enfance et à l'histoire des hommes où le Christ

⁸ Lucien Noullez, *Buisson le visiteur*, op. cit., p. 33.

⁹ Lucien Noullez, *Penouël, poèmes*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1993, 81 p., p.41.

devint, par irruption sauvage et pourtant annoncée, source d'espérance et de joie, de doute et de colère, de fraternité et de compassion. Ainsi dans *Penouël*, recueil au titre inspiré du chapitre 32 de la Genèse où, suite au combat de Jacob contre l'envoyé divin, qui le bénit à cet endroit, Jacob lui donna le nom de Penouël, « car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve » (verset 32), Lucien Noullez est ce *lutteur près du gué* et ce *marcheur boiteux* qui incorpore la Parole dans une poésie ressemblant à une partie de catch moderne. L'humour n'y est jamais absent, même si une certaine mélancolie, une amertume parfois tendre, parfois ulcérée, perce sous le rire et l'autodérision.

Rions tout bas, rions dans la cité, rions.

Les apôtres ont cueilli le blé, rions des saintes à genoux.

Maman me fredonnait des passages de Bible en tricotant.

Rions, car les voitures sont des orgues basses.

On voit errer les âmes sur le trottoir crevé

Du ciel, rions encore : les aromates sur tes plaies,

Les coups de klaxons sur ton nom, la ville aussi

A ses travaux, les maisons bougent peu à peu.

Rions, mon frère de silence : un peu de pâleur

Dans l'obscur, un rien de neige sur le feu ;

Je sais que tu es là pour gagner Dieu :

On voit aussi à la télé

Des beaux catcheurs et leur brocante.

Rions, mon frère disloqué

Je n'ai pas tes bras d'albatros ;

Je n'ai que mon rire accroupi

Et quelques grelots pour prier.

Dans ce poème¹⁰, l'intertextualité est à la fois biblique ou plutôt évangélique (évoquant les apôtres cueillant du blé un jour de Sabbat, et la Passion du Christ) et littéraire (*L'Albatros* de Baudelaire) ; les liens tissés se rassemblent autour d'une même idée : la pauvreté des mots face à l'essentiel, le poète étant démuné devant la grandeur de l'Invisible, qui se manifeste aussi dans l'humble sinon le misérable quotidien. Tout au long de ce recueil – c'est récurrent dans l'œuvre de Noullez – les références aux textes saints des deux Testaments alternent avec des poèmes profanes, sans qu'une transition soit nettement marquée, puisque le poète est tellement nourri, imbibé de ses lectures qu'elles rejaillissent de manière naturelle, faisant partie de son être, « en quête de sens », et suscitant l'état poétique, que ce soit dans la stupeur, la tristesse, l'extase (en particulier à l'écoute de la musique), dans l'émerveillement ou le doute. Aux poèmes assez denses et souvent tourmentés de *Penouël* (qui évoquent aussi les figures de saints et saintes, telles Marie-Madeleine et Véronique), succéderont plusieurs recueils aux textes plus brefs, mais non moins intenses, comme dans *L'Ouïe fine* (dédié notamment à l'alto qu'il pratique et aux compositeurs qu'il préfère), ou *Escarpe et contrescarpe*, parus aux éditions Phi en 2001 et 2003. L'ironie rare, la cruauté ressentie et clamée au contact du mal et de la mort (*Peut-être que Dieu blasphème, après tout ?* demande un poème¹¹, *Peut-être qu'il est devenu fou/ avec son poing de colère qui brise la lumière/ en mille couteaux...*), l'auto-dérision souvent alternent avec la suavité, la joie primesautière, la grâce – sans jamais s'éloigner d'images concrètes, contemporaines du réel. *Moi qui ne comprends pas l'aéroplane/ j'ai déjà bien souffert de Dieu/*, déclare-t-il, *L'amour très éloigné, en montgolfière,/ m'éveille d'être petit / là-haut*. Ou encore¹², dans un style lapidaire : *L'absence de Dieu a déjà fait/ crouler./ Mais rien n'empêche d'espérer,/ dit l'amant accroupi / au chevet de la jeune morte*.

Entretemps, le poète a encore publié plusieurs recueils, en passant par *Des petits chiens selon saint Marc* ou *Traces et Ferments*, écrit en collaboration avec Colette Nys-Mazure (*L'Arbre à Paroles*, 1998-99), qui porte le sous-titre éloquent « un dialogue à bible ouverte ».

2. Colette Nys-Mazure, singulière et plurielle

Avec en exergue les versets 10 et 11 d'Isaïe 55, qui assurent que la parole sainte ne « reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que Je veux », s'ouvre un dialogue poétique entre Lucien Noullez et Colette Nys-Mazure, à la faveur « malvenue » d'une hospitalisation de l'écrivaine tournaisienne; écoutant l'évangile, l'épisode de Zachée (Luc 19,1-10), elle se met à écrire de courts textes en prose et en vers, auxquels répond

¹⁰ *Idem*, p. 19.

¹¹ Lucien Noullez, *Escarpe et contrescarpe*, Coll. « Graphiti », Ed. PHI & Ecrits des Forges, Luxembourg/Québec, 120 p., p. 98.

¹² Lucien Noullez, *L'ouïe fine*, Editions PHI, Echternach, 2001, 125 p., p. 88 et p. 53.

pareillement son ami d'écriture et de foi, traversant la Bible sans consigne ni contrainte, au fil des événements vécus et des échos que l'un suscite chez l'autre. *Le malheur envenime l'heure. / Je ne puis endurer davantage. / Ecartez de moi/ ces fruits trop amers. // Au jardin des Olives, / en salle de réanimation ; / aux glus des caves, des tranchées, des cachots. // Nous suffoquons, nous claquons des dents. / Quelle borne au cri ?*

Dans ce poème¹³ ruminant la souffrance, Colette Nys, l'élevant à une dimension spirituelle et collective, fait du Mont des Oliviers un symbole qui puisse donner sens à ce qui en manque, le mal et la peine, à travers le verset « Demeurez ici et priez » (Mc 14,34) ; elle réagissait ici au même récit de la Passion que Lucien Noullez, évoquant la peur, « Mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu... » (Mc 14,52), dans une mise en scène moderne : *Le poète dans l'ombre est jeune encore, / avec ce manteau clair de mots qui l'alourdissent / et cette envie de voir qui plombe tous les sens. // Le mal est un aimant dont tu t'arraches dans / la fuite, / abandonnant aux pieds du Verbe ta tunique.*

Epelant par les mots toutes sortes de maux vécus par les femmes et les hommes, ce sont les figures bibliques qui viennent comme y poser leurs visages : de Sarah *la vieille, la stérile, aux mains vides*, à Marie, *au cœur de la pièce ouverte sur le clos, le monde, sa rumeur*, de Moïse *et son bâton sur le rocher* à Pierre reniant le Christ ou à Thomas l'incroyant, de Jonas au *grand Jésus blanc foulant la houle des humains, marchant dans notre cœur salé...* Des épisodes actuels sont mis en abîme par les citations bibliques, des poèmes s'accourent aux textes saints pour s'élancer et se redresser, l'ancien et le nouveau se rejoignent, le masculin et le féminin s'épaulent, l'un et l'autre s'invitent au partage. « Tout est accompli dans l'Écriture », commente Lucien Noullez, « Mais, dans la vie, le livre reste ouvert. Si ces poèmes pouvaient y servir de signets, nous en serions simplement très heureux. Sinon, qu'ils rendent hommage comme ils peuvent à l'extraordinaire charge poétique de la Bible. Cet élan nous emporte tous. »¹⁴

A travers l'œuvre abondante de Colette Nys-Mazure (une trentaine de recueils, une douzaine de livres en prose – essais, nouvelles, récits et théâtre), sa personne « singulière et plurielle » transparaît sans hésitation ni fanfaronnade : épouse de chirurgien et mère de cinq enfants, grand-mère ravie et attentive, professeur de lettres et chroniqueuse, conférencière et écrivain, elle évoque avec douceur et fermeté le puissant désir d'être qui l'habite, tout en l'ouvrant à l'universel, sans rien renier de sa multiple vocation de femme et d'auteur. Peut-être cet extrait¹⁵ du recueil précité condense-t-il en quelques mots ce qui anime le centre de sa personnalité : *Par le tamis de la bonté passent les événements, confidences et désillusions. Ils alimentent la flamme qui palpite et vacille, mais jamais ne se rompt.* La bonté, le souci de dépasser les épreuves et les

¹³ Colette Nys-Mazure et Lucien Noullez, *Traces et ferment, un dialogue à bible ouverte*, L'Arbre à Paroles, Amay, 1998, 46 p., pp. 34-35.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 46

¹⁵ *Op. cit.*, p. 16.

obstacles incessants, la volonté d'accompagner de son espérance tous ceux qui s'approchent d'elle, sont sans conteste les moteurs de sa vie, sans angélisme ni prosélytisme.

Il n'est pas anodin de rappeler l'événement marquant son enfance, lorsqu'au sortir de la guerre, la fillette née en 1939, perdit à l'âge de sept ans, à quelques mois d'intervalle, son père d'un accident puis sa mère, de maladie et désespoir, laissant leurs trois enfants orphelins, séparés, aux familles proches. Bien que la narration de ce drame ressurgisse par divers fragments¹⁶ en l'œuvre de Colette Nys, elle y est principale dans le récit autobiographique « L'épreuve » de *L'enfant neuf*, paru en 2005, suivi de sa partie explicative, « Dans sa main », qui est constituée de onze commentaires réfléchissant au passé vécu, transfiguré et assumé grâce à des personnes-phares, telle Sœur Marie-Tarcisius avec « son écoute sans jugement, son regard de paix, son renvoi à ma propre vie sous l'œil de Dieu, dans le creux de Sa main surtout »¹⁷. L'écrivaine y cite plusieurs textes de la Bible éclairant les passages les plus sombres de sa vie (le psaume *Le Seigneur est mon berger*, le récit des pèlerins d'Emmaüs, l'Apocalypse de Jean,...) ; elle y conçoit l'espérance comme « Naître et renaître » : « Il m'a été donné de rencontrer dès l'aube la mort, sa ruine, et tout aussitôt la puissance de l'amour gratuit, de la pure bonté. Là s'ancre l'élan de la vie, le goût d'être et d'aimer. Avoir reçu un tel amour rend capable de donner à son tour. Une création continue. »¹⁸ Son œuvre entière participe de cette continuité, que ce soit par des récits comme *Célébration du Quotidien* ou *Secrète présence* (eux aussi ponctués de poèmes), par sa prose poétique ou ses vers libres.

Reconnaissante à ceux qui lui ont permis de grandir dans un environnement sain et de l'éveiller à tout ce qui l'entourait, Colette Nys n'a de cesse de transmettre ce « feu » qui brûle en elle, et qu'elle a choisi pour titre, au pluriel, d'une anthologie rassemblant par thèmes sa poésie, de 1969 à 2002, *Feux dans la nuit*. Sylvie Germain y signe la préface, comparant l'écrivaine à Marthe et Marie tout ensemble, et cite un extrait du premier poème y paraissant : « Deux sœurs admirables de sagesse et de folie mêlées, de lucidité et de tendresse durement enlacées, de profondeur et de finesse, et qui, dans leur absolue complicité, peuvent déclarer d'une seule et ample voix : *Je sais la mort, le vide, l'angoisse suante. / Je pourrais hurler au mal, à la nuit. / Crier le temps à l'œuvre en moi. (...) Je dis la beauté du monde toujours offerte. (...) Je ne maudirai pas les ténèbres, / je tiendrai haut la lampe.* » Cette lampe éclaire d'ailleurs d'une flamme vive, le miroir où se mire *La Madeleine pénitente* de Georges de La Tour, en première de couverture. Dans cette anthologie, les traces de ses lectures bibliques journalières ne sont guère fréquentes, plutôt distillées et discrètes. Ainsi dans *Haute enfance*, l'évocation du sacré prend le visage d'un enfant, que ce soit dans la nature ou les festivités chrétiennes (où Noël tient une place de choix¹⁹) : « L'enfant savait Dieu depuis le commencement. Certains

¹⁶ Notamment dans des poèmes, ou dans le texte « L'oiseau mort » du livre d'images et de mots *A nous deux !*, Bayard, 2008.

¹⁷ Colette Nys-Mazure, *L'enfant neuf*, Bayard, Paris, 2005, 78 p., p. 57.

¹⁸ *Idem*, p. 72.

¹⁹ Citons, entre autres références, son recueil *Noël en ce monde, contes pour aujourd'hui*, paru chez Desclée de Brouwer en 2009.

trouvent des fées autour de leur berceau, lui avait senti une présence. Il ne s'éprouvait jamais seul. Dieu vivait au cœur de lui-même autant qu'au jardin dans le ciel. »²⁰ La prose poétique y alterne avec des vers libres, parfois alignés, parfois vagabondant sur la page, entre vides et pleins. Dans *Chants de feu*, Colette Nys-Mazure se laisse porter par sa lecture du Cantique des Cantique, et y fait écho (pour la cathédrale Saint Michel de Bruxelles), en une suite de poèmes amoureux qui relient l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle l'avait déjà évoqué le Cantique dans *Le for intérieur* : « Et toujours ton corps à paysager dans mon regard : seins-collines sous la laine et les épaules moutonnent. Chevelure en cascade, lierre brillant. Vallon de la taille où voltigent les mains par les feuillages. Habiter les roseaux, les mousses, rejoindre la fraîcheur âcre, sombrer en profonde liesse. Accords et cris, d'âge en âge, plus haut que la mort. Amour incessant comme la sève. »²¹ Aussi par contraste, voici l'un de ces poèmes²² en vers libres :

Sa bouche délivrera les chants

La vie étroite et lente

prendra le large

déliera ses frontières

La surabondance des heures

fécondera le plus intime des gestes

des pensées

elle rayonnera au cœur du vitrail

éclaboussera les murailles

bris de couleurs

Dans *La Liberté de l'amour, Conversation avec Christophe Henning* paru en 2005, Colette Nys-Mazure y déploie des commentaires précis sur ses liens entre lecture et écriture (qu'elle soude par un tiret en « lire-écrire »), bible et poésie, vie et œuvre, transmutation des expériences. Solitaire et solidaire, elle s'y livre avec

²⁰ Colette Nys-Mazure, *Feux dans la nuit. Poésie 1969-2002*, La Renaissance du Livre, Tournai, 2003, 423 p., p. 112.

²¹ Colette Nys-Mazure, *Feux dans la nuit. Poésie 1969-2002*, (*Le for intérieur*), p. 185.

²² *Id.*, (*Chant de feu*), p. 250.

générosité et mesure, relisant et reliant sa vie depuis l'enfance blessée jusqu'à l'accomplissement de ses multiples vocations. Sa quête a été de fuir l'anecdote, d'élargir le particulier, pour atteindre ce qui fonde la condition humaine : « Il s'agit de creuser en soi jusqu'à toucher la nappe phréatique où tous se rejoignent. L'écriture n'a pas à dissimuler ni à maquiller, mais elle filtre sans doute. »²³ Son objet est le même : une grande attention à la vie dans toutes ses manifestations. « Je suis attirée par l'inconnu », confie-t-elle, « tant en moi que chez les autres, et dans l'univers. Saisir ce qui terrifie et ce qui émerveille : quelque chose de l'ordre du sacré, de ce qui échappera toujours à notre entendement limité, mais dans lequel nous baignons. »²⁴ Toute à cette quête de justesse, elle souligne que ses essais tentent d'éclaircir leur contenu le mieux possible, tandis que ses nouvelles et la poésie demeurent plus allusives, proches du mystère ; la poésie en particulier livre l'intime sous une forme transfigurée – et ce, d'autant plus qu'elle s'est rassasiée à la source. Comme toute autre création d'art, la poésie touche au spirituel. « En approchant du mystère, la parole devient plus évocatrice que précise ; elle recourt à l'analogie, transpose ce que personne n'a jamais vu ni entendu, l'ineffable, et pourtant, c'est l'humble et folle tentative des poètes qui essaient de dire. »²⁵ Imprégnée de l'écriture des autres (des mystiques comme Maître Eckhart, Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, jusqu'aux poètes Hadewijch d'Anvers, Marie Noël, Rilke, Claudel, en passant par Tagore, Khalil Gibran, ou les écrits de Etty Hillesum, Henri Bauchau,...), Colette Nys-Mazure est convaincue que poésie et prière partent du même élan, s'enracinant dans le cri et l'exultation, rejoignant le Verbe, participant d'un même don, sans qu'aucune religion, aucune philosophie n'en ait l'apanage. Tout comme la Bible est un livre paradoxal, rempli de passages tantôt ésotériques tantôt limpides, à réinterpréter sans relâche à hauteur d'une vie humaine, la poésie exige souplesse et rigueur d'interprétation. « La poésie est une voie de connaissance et un jeu sur le langage », commente-t-elle, « Dans l'écriture poétique telle que je la conçois, il s'agit d'une reconnaissance de tout le réel – le noir et le clair, le sulfureux et le lumineux, le crachat et le chant – et non une sélection complaisante, aveugle, falsifiée ; une exploration de 'ce cœur enténébré de l'homme où fut l'aride et fut l'ardent', comme l'exprime si bien Saint-John Perse. »²⁶ Elle explicite en plusieurs chapitres sa façon d'écrire, de méditer, de prier et de se concentrer, toutes manières d'agir à la fois humbles et fermes, respectant la complexité et les limites de ces attitudes. « Je crois que, pour dire Dieu, nous ne manifesterons jamais assez d'amour et d'humour, nous ne tenterons jamais assez de créer beauté et bonté. »²⁷ Certes, le « goût de l'absolu »²⁸ que découvre en soi un personnage de son premier et récent roman, *Perdre pied*, est au cœur à la

²³ Colette Nys-Mazure, *La Liberté de l'amour, Conversation avec Christophe Henning*, Desclée de Brouwer, Paris, 2005, 150 p., p. 60.

²⁴ *Op. cit.*, p. 63.

²⁵ *Idem*, p. 109.

²⁶ *Id.*, p. 102.

²⁷ *Id.*, p. 123.

²⁸ « Le goût de l'absolu - l'expression la hante. Le goût de l'absolu lui apparaît comme le dénominateur commun des vivants, une attente au-delà des détresses de l'amour désenchanté, des limites misérables, de l'inachevé. Allez au large ! De l'enfance remontent

fois de son écriture, tout entière travaillée par le rythme, la haute exigence de la poésie, et de sa passion pour la Bible, où la Passion du Christ constitue le point de déséquilibre amenant un nouveau départ, une marche libre et délibérée.

3. Liliane Wouters, scribe entre Mer et Ciel

Drôle de matin, / disait le scribe en suçant son crayon. / C'était le jour où l'évangile / a changé la honte en parfum. / Depuis, les filles sont des étoiles. A Lucien Noullez, qui dans *L'ouïe fine*, écrivait ce poème²⁹ saluant Marie-Madeleine sans malice, Liliane Wouters pourrait répondre par plusieurs textes empreints d'un même humour salubre et d'une profondeur indéniable : *Je suis ton scribe, Pharaon, / mais aussi le bénédictin du mont Cassin / traçant le nom des morts sur la rotule, / l'homme en robe safran de Bodh Gaya, / calligraphiant les huit nobles chemins, / le sorcier noir interprétant les signes. // Je suis le chroniqueur des Hohenstaufen / et celui des Plantagenet, le narrateur / de la plus vieille saga scandinave. // Je suis le secrétaire du parti des hommes. / Je tiens registre d'arrivée et de départ, livre de comptes du tonneau des Danaïdes / et du travail de Sisuphos. Je suis / le cryptographe des fléaux de Dieu, / l'historien des cent génocides, / l'archiviste de la douleur, / le grand mémorialiste du silence. // Je suis Jésus écrivant sur le sable.*

Ce poème³⁰ est issu du *Journal du Scribe*, paru en 1986, aux vers tantôt libres tantôt réguliers, toujours scandés par un rythme intérieur et une musicalité signifiante. Avec *Le Billet de Pascal* (PHI, 2000) et *Le Livre du Soufi* (Le Taillis Pré, 2009), il forme, aux yeux de l'auteur, une trilogie de ton et de sens, « parce qu'en les mettant ensemble, ils correspondent au lieu où je suis arrivée en suivant mon chemin »³¹, explique-t-elle. Et quel chemin ! Si dense, si éloigné de la voie toute droite qu'auraient voulu lui tracer les braves professeurs de l'Ecole Normale de Giesland (Alost), durant ses années d'études en Flandre où elle est née (en 1930) et a vécu dans un milieu modeste, jusqu'à son envol comme institutrice vers d'autres lieux et destin. Son récent récit *Paysage flamand avec nonnes* (2008) explore avec une verve inimitable ces cinq années marquées par la guerre et le couvent studieux, où sa vocation peu à peu s'est précisée, depuis les affres de l'adolescence et des questions existentielles. Ces quelques lignes donnent le *la* ; Liliane Wouters y évoque son émotion, lorsqu'à l'occasion d'une visite à une condisciple, elle découvre le tombeau de Verhaeren, poète

des bribes incorporées à son insu ; oui, contre la désespérance, il n'y a que la joie. » (Colette Nys-Mazure, *Perdre pied*, Coll. 'Littérature ouverte', Desclée de Brouwer, Paris, 2008, 149 p., pp. 137-138.)

²⁹ Lucien Noullez, *L'ouïe fine*, op. cit., p. 49.

³⁰ Liliane Wouters, *Changer d'écorce. Poésie 1950-2000*, La Renaissance du Livre, Tournai, 2001, 323 p., pp. 293-294.

³¹ Réponse par questionnaire le 16 mai 2010, au téléphone.

au souffle puissant, n'ayant pas son pareil pour chanter fleuves, marais, mer du Nord : « Quelque chose, en moi, me le rendait proche. Comme lui, je me sentais prise dans un contraste : d'une part Giesland, sa stricte discipline, l'existence préservée, coupée du réel, entre les carrés de choux et les perches de houblon, de l'autre la vie, la vraie, celle qui balayerait des principes rigides, m'ouvrirait un horizon où l'arbre du bien et du mal ne se dresserait pas toujours au milieu de la route. »³² De sa passion enfantine pour *Le Petit Larousse* (trait commun à Colette Nys), à l'élaboration d'abord scrupuleuse puis libératoire (grâce aux conseils de Roger Bodart dès 1952), de vers de plus en plus sûrs, s'est opérée une métamorphose que Liliane Wouters vient de narrer à Louvain-la-Neuve, dans sa conférence « Les saisons du poète ». Comme Colette Nys le fut en 2004, elle a été invitée à tenir cette année, en quatre temps, une Chaire de Poétique consacrée à son travail d'écriture, sous le titre « Vie Poésie ». Elle y aborde son parcours personnel en lien avec la maturation de l'écrivain, tant au niveau de la poésie que de ses innombrables lectures et traductions (citons les *Belles heures de Flandre* où elle fit connaître la béguine Hadewijch, poète mystique anversoise, avant de traduire Guido Gezelle), de ses anthologies élaborées en collaboration avec Alain Bosquet puis Yves Namur, et de son art de dramaturge, qui lui a permis, outre d'établir une autre relation au public (aussi riche mais non moins dénuée de risque), de traiter autrement ses thèmes de prédilection (la mort, l'amour, le temps), sur le fil de l'absurde et du symbolisme « à la belge » (plus proche de Paul Willems que de Maeterlinck). Quel que soit le genre ou la forme littéraire, elle explique que l'écriture ne vient jamais « de sang-froid » ; c'est une révolution multiple, une ordalie qui traverse corps, cœur et esprit, et ne laisse pas indemne. Parfois transe, parfois construction élaborée, elle n'épargne ni souffrance ni doute, mais une fois traversée, procure et partage une rare jouissance. Alors pourquoi la poésie ? Parce qu'elle l'a souvent « aidée à vivre » ; « Parce que c'est une approche différente de la réalité, un moyen de connaissance parallèle, marginal peut-être, mais indéniable », dit l'écrivain, « Nos poèmes nous précèdent. Ils vont plus loin que nous. Et nous savons depuis longtemps, avec Rimbaud, que tout poète véritable est un voyant. (...) Pourquoi la poésie, parmi toutes les formes littéraires ? Mais parce qu'elle n'est pas exclusivement une forme littéraire. Qu'elle piétine les plates-bandes tirées au cordeau, (...) qu'elle fait jaillir des sources où n'existaient que roches, renverse les montagnes qui cachaient l'horizon. Qu'elle allume des buissons impossibles à éteindre. Qu'elle permet de deviner des noms imprononçables. »³³ De l'eau jaillissant du rocher, des buissons ardents, des noms imprononçables ; nous ne sommes pas loin de la Bible. Mais Liliane Wouters, élevée dans la tradition catholique, ne s'est pas laissée corseter par le dogme, et a ouvert largement ses oreilles aux autres religions et philosophies, particulièrement sensible aux mystiques (tel le poète soufi Djâlâl ud Din, dit Rumi, contemporain de Saint-Louis). Parce qu'en effet, la « tâche spirituelle » que Mallarmé assignait à la poésie, est liée selon elle au sacré, et réciproquement le sacré s'accompagne, le plus souvent, d'une expression poétique. « Sans cette dimension, elle n'a aucune

³² Liliane Wouters, *Paysage flamand avec nonnes*, Coll. 'Haute enfance', Gallimard, Paris, 2007, 179 p., p. 161.

³³ Liliane Wouters, *Vie Poésie*, Chaire de Poétique (1^{ère} conférence, « Travaux d'horticulture », avril 2010), à paraître aux éditions Lansman, Bruxelles. Liliane Wouters y cite un extrait d'une allocution à une Biennale internationale de poésie à Liège.

raison d'être, rien ne l'explique, rien ne la justifie », déclare Liliane Wouters au printemps 2010, « N'est-elle pas à la base de la plupart des textes fondateurs des religions ? Pensons notamment au *Livre des Morts* égyptien, au *Bardo Thödol* tibétain, au *Tao Te King* attribué à Lao Tseu voilà deux mille cinq cents ans. Pensons à l'*Ecclésiaste* de mon vieil ami Qohelet dont je me dis chaque fois qu'en dépit de ses trois millénaires il semble avoir été écrit par quelque Rimbaud post-soixante-huitard en blue jean. »³⁴

Comme elle le confesse, le rire accompagne souvent la vérité la plus déshabillée. Les contrastes violents qui secouent la poésie disent, par cette faille mouvante en elle, une quête de vérité complexe, paradoxale, opposant les contraires. Cette quête traverse la Bible tout entière, d'un souffle insaisissable, et c'est en quoi elle peut constituer une source d'inspiration authentique, pour tout lecteur un peu averti. Ce souffle va où il veut, non contenu ni soumis aux contingences d'un seul Livre, fût-il trois fois saint. Et il se pourrait qu'il traverse la poésie, pourquoi pas, et les poètes aussi. Du *Journal du Scribe* au *Livre du Soufi*, en passant par le *Billet de Pascal*, il y eut selon Liliane Wouters, plusieurs expériences d'ordre mystique ; elle les évoque dans ses conférences, confiant qu'elle n'eut pas l'impression d'écrire ses livres « seule », mais comme habitée, en état de grâce. Ainsi, elle dédie ou adresse *Le livre du soufi* à « L'anonyme qui vit en moi / Et qui vous parle par ma voix ». Avant le *Billet de Pascal*, elle écrivit aussi un court poème dont l'origine resta pour elle-même mystérieuse, n'ayant pas le souvenir de l'avoir transcrit³⁵ : *Ta parole est le feu / le marteau qui brise les pierres / Elle a brûlé mon sang / fait jaillir le sel du cristal de mes yeux / A présent ils sont clairs / capables de voir le buisson où tu flambes / sans te consumer / Elle a fendu mes os / ouvert la carcasse où je vis à l'étroit / Me voici hors de moi / frappé par la foudre avec le prophète / affolé par ta voix.* L'écriture de ce recueil fut marquée par un de ces états « hors du temps », pourtant bien inscrit dans le réel ; Liliane Wouters était au volant sur l'autoroute, quand elle vécut un événement de cet ordre - « un ange est là » - qu'elle traduisit par ces vers³⁶ : *Son souffle sur ma nuque, son regard / Droit dans le mien, comme un couteau. / Il me dénude jusqu'à l'os, / Fouille la braise de mon sang, / Me livre aux flammes.* Cette vive expérience lui rappela Pascal et la sorte de « visitation » qu'il reçut, qu'il consigna sur papier pour ne pas l'oublier, une fois l'état de grâce évanoui ; il le broda dans une doublure de son vêtement ; on l'y retrouva à sa mort. Le recueil qui lui est consacré s'ouvre avec cette interrogation du prophète Jérémie : « Ma parole ne brûle-t-elle pas comme le feu ? N'est-elle pas comme un marteau qui pilonne le roc ? »

Mais il n'a pas fallu attendre ce *Billet* de l'an 2000 pour que Liliane Wouters ponctue ses recueils de références bibliques, plus ou moins implicites. L'œuvre entière s'enracine dans l'appel du sacré, à tel point

³⁴ *Idem.*

³⁵ *Idem*, 2^{ème} conférence, « Les saisons du poète », à paraître, avec un extrait du *Billet de Pascal*.

³⁶ Liliane Wouters, *Le Billet de Pascal*, Ed. PHI, Coll. 'Graphiti', Luxembourg/Québec, 2000, p. 11.

qu'à l'âge de trente-sept ans, alors qu'elle avait décidé d'arrêter toute méditation et lecture d'ordre mystique ou religieux, vivant dans un environnement indifférent à ces questions, elle s'aperçut après plusieurs mois qu'elle était devenue incapable d'écrire. La Bible, le sens du sacré qui en émane, sont la mer sur laquelle sa poésie marche. En témoignent les textes magnifiques repris dans *L'Aloès* (1983) et dans l'anthologie *Changer d'écorce*, rassemblant sa poésie sur un demi-siècle. Pour n'en citer que quelques-uns : « Le Massacre des innocents », « Je redeviens enfant », « Matin de Pâques », « Versets de l'échelle » (faisant référence à Job), « Jardin des oliviers », « La femme stérile », ou l'extraordinaire « Psaume de la colère », suite haletante de 5 poèmes réguliers, dont voici, en couplets extraits du début (évoquant le peuple juif en route vers la Terre Promise) et de la fin (se plaignant, comme Job, à Dieu de son incompréhensible cruauté), une série d'alexandrins :

Hélas ! Je n'en peux plus de crier sans écho. / J'aurais dû vivre dans les murs de Jéricho. // Les hommes du désert avaient au moins leurs tentes. / Moi, je ne trouve pas un lieu qui me contente. // Ta colonne de feu leur montrait le chemin. / Je ne connais personne à qui donner la main. // Pour apaiser leur soif tu frappais une pierre. / Et je goûte le sel qui brûle mes paupières. / (...)

Ô mon Dieu, je sais bien que tu n'as pas de cœur. / Voilà quatre mille ans qu'on te supplie en chœur. // Voilà quatre mille ans qu'on brûle des bougies / et tu ne veux pas voir nos paupières rougies. // Est-ce que tu es sourd ? Est-ce que tu es mort ? / A ta place, je crois que j'aurais des remords. // Mais qu'espérer, Seigneur, du père sans entrailles / qui fait naître son fils dans un berceau de paille. // Si l'on torture ainsi le bois vert que sera / le bois sec où s'inscrit la morsure des rats ?

Les références intertextuelles y sont multiples, de l'Ancien vers le Nouveau Testament, mais comportent aussi des allusions subtiles aux œuvres et au cheminement de l'écrivain lui-même : *Le bois sec* (1960) suivit *La Marche forcée* (1954) et fit place au point de « non-retour » du recueil *Le Gel* (1966) qui modifia en profondeur son écriture. Le *Journal du Scribe* n'apparut ensuite qu'après un long silence. Enfin, il faut encore évoquer *Les sept portiques du chemin de Pâques*, méditation commandée par Paul Lambrecht pour les dimanches de Carême à la Cathédrale Saint Michel, s'ordonnant en vers réguliers ou libres, comme celui-ci³⁷ : *celui qui ne sait rien de la torpeur / du jour, de la fraîcheur des nuits, / rien des étoiles dont les feux veillent tremblants, / rien du silence que son souffle va troublant, / comprendra-t-il qu'un homme se retire / dans le désert, face à face avec soi ?*

Le retrait de l'homme au désert, évoquant la solitude du Christ affrontant la tentation durant quarante jours, est aussi un motif pour exprimer ce besoin fondamental, à la fois singulier et universel, d'intériorité. De même, si le dernier recueil de Liliane Wouters, *Le livre du Soufi*, n'est pas exclusivement imprégné de la Bible, il est sans conteste empreint de spiritualité, et celle-ci s'ancre dans l'expérience intérieure du sujet – ce

³⁷ Liliane Wouters, *Les sept portiques du chemin de Pâques*, Le Taillis Pré, Châtelaineau, 54 p., p. 10.

que traduisent ces vers³⁸ : *Je ne t'ai pas entrevu sur les cimes, / Je ne t'ai pas deviné sous les eaux, / Je ne t'ai pas espéré dans les flammes, (...) Il me suffit d'ouvrir le Livre intérieur / Pour te trouver, Seigneur.*

Las, loin d'avoir pu analyser en détail ces œuvres foisonnantes dans leurs relations avec la Bible, cette présentation imparfaite touche à son terme sur ce constat : ces trois poètes ont dit d'une seule voix l'importance pour eux de l'ouverture au sacré qui traverse la Bible comme un brasier ardent, se communiquant à qui la lit d'autant mieux que les paradoxes qui la traversent ne font pas obstacle au souffle du Verbe. La Bible, écrite par des hommes, sous l'impulsion d'un Esprit qui s'y annonce, dans des styles et registres très différents, inspire les poètes ; la lire comme « un immense poème », ainsi que le fait Lucien Noullez, est une voie d'accès nouvelle, qui mériterait suites et développements. Et comme Liliane Wouters, qui invite à plonger dans l'intériorité du vécu, de la « vraie vie » pour atteindre le noyau spirituel de toute lecture et de toute écriture, Colette Nys-Mazure rappelle qu'il n'est point nécessaire d'être savant exégète pour y accéder ; au contraire, pour atteindre le vrai, l'esprit d'enfance et d'émerveillement sont requis : « L'étonnement, le non-savoir est le commencement de la sagesse ; notre connaissance particulière débouche sur celle de tous. Par le biais de l'expérience singulière, nous appréhendons l'expérience commune, nous élargissons le cercle. »³⁹

Publié in :

Echos poétiques de la Bible. Textes réunis et présentés par Josiane Rieu, Béatrice Bonhomme, Hélène Baby et Aude Préta-de Beaufort, Coll. 'Poétiques et esthétiques XXe-XXIe siècle', Honoré Champion Editeur, Paris/Genève, 2012, 750 p., pp. 663-679.

³⁸ Liliane Wouters, *Le Livre du Soufi*, Le Taillis Pré, Châtelineau, 64 p., p. 37.

³⁹ Colette Nys-Mazure, *La liberté de l'amour*, op. cit., p. 74.